

Rebonds

Le fait que la catastrophe soit survenue simultanément dans plusieurs pays a donné aux habitants de la planète, riches ou pauvres, le sentiment de vivre dans un même monde.

La mondialisation tsunami

Par Zaki LAÏDI
vendredi 14 janvier 2005

Zaki LAÏDI, politologue au Centre d'études et de recherches internationales (CERI). Dernier livre paru: *la Grande Perturbation*, Flammarion 2004.

A force de ne voir et se représenter la mondialisation qu'au travers des échanges commerciaux et des restructurations industrielles, on a peut-être oublié l'essentiel : celle-ci fonctionne fondamentalement de plus en plus comme un puissant imaginaire social dont la catastrophe du tsunami nous révèle à la fois le sens et l'importance. Un imaginaire, c'est un ensemble de faits concrets et de représentations plus ou moins amplifiées de ces faits et qui, ce faisant, nous permettent de voir et d'éprouver le monde, pour reprendre l'expression de Deleuze. Or le tsunami est, par sa forme brève, massive et violente, la modalité la plus expressive du temps mondial. Le tsunami nous touche et nous affecte car l'imaginaire de la mondialisation est tsunamique.

Pourquoi une telle catastrophe est-elle devenue un phénomène mondial ? On pourrait trouver une première réponse dans son ampleur même : 160 000 victimes au moins. Mais l'explication n'est pas pleinement convaincante. En 1991, le Bangladesh connut un raz de marée terrible qui causa la mort de près de 100 000 personnes. On n'a pas souvenir que cette terrible épreuve ait entraîné une telle mobilisation.

Il faut donc en trouver d'autres. Ces explications, on peut les trouver précisément dans l'existence d'un imaginaire social mondial qui fonctionne quand quatre conditions essentielles sont réunies : l'interdépendance humaine entre des populations très différentes, la simultanéité planétaire de l'événement, la mobilisation des affects et la visibilité médiatique. Si une de ces dimensions venait à être absente la cristallisation de l'imaginaire autour de l'événement perdrait de son intensité. Si l'événement se déroule en un seul lieu, il se trouve réduit à sa particularité. Du même coup, il perd de son intensité émotive née de la simultanéité planétaire. De sorte que l'exemplarité ou l'exceptionnalité de l'événement s'en trouve réduite entraînant par la force le désintérêt des médias.

L'interdépendance humaine s'exprime dans le tsunami, de deux manières. Par le fait que des hommes et des femmes, indépendamment de leur origine sociale ou culturelle, aient été pris dans une même tourmente. A la différence de ce qui a pu se passer sur le *Titanic*, où l'on sait que les passagers de première classe ont été sauvés avant les autres, le tsunami n'a pas plus épargné les baigneurs scandinaves des hôtels de luxe que les déshérités d'Aceh. Mais il y a plus : le tsunami a révélé l'importance prise par les migrations touristiques saisonnières qui permettent aux nantis de la planète d'aller chercher le soleil en rompant la barrière des saisons. Et, de ce point de vue, le fait que, parmi les Occidentaux, les Suédois aient proportionnellement payé le plus lourd tribut au tsunami n'est pas un hasard : les Suédois sont riches et connaissent un hiver rigoureux. Ils peuvent donc aller chercher le soleil là où il se trouve. Du coup et même si ce non-dit est soigneusement protégé, il est probable que la

mobilisation émotive n'aurait pas été aussi forte si la catastrophe avait été limitée à un seul pays et à ses seuls habitants, comme ce fut le cas du Bangladesh en 1991.

C'est là où l'interdépendance humaine rejoint la simultanéité planétaire. Le fait qu'un événement se déroule dans plusieurs pays au même moment a toujours une résonance psychologique et sociale beaucoup plus forte que quand il se situe dans un seul pays dans un seul lieu et cela indépendamment du nombre des victimes. A cela, il y a là encore une explication forte : l'être humain se sent plus concerné quand il sait que ce qui vient d'arriver à l'autre aurait très bien pu lui arriver et cela, quelle que soit sa position sociale, sa culture ou son origine. Il a échappé à la catastrophe par le simple fait qu'il n'était pas sur le lieu et non parce qu'il disposait de ressources matérielles pour s'en protéger.

Certains ont pu voir dans le tsunami un événement comparable au tremblement de terre de Lisbonne de 1755 évoqué par Voltaire dans un poème fameux. La comparaison vaut jusqu'à un certain point. Un cataclysme physique produit toujours un choc émotif et un séisme philosophique. Lors du tremblement de terre de Lisbonne, ce que Voltaire voulut mettre en évidence, c'est l'impuissance de la raison et du progrès à conjurer la mort physique. Dans le cas du tsunami, le choc est fort mais bien éloigné d'une quelconque rupture philosophique. La critique du progrès est aujourd'hui suffisamment entamée pour qu'on puisse imaginer qu'elle subisse les coups du boulot du tsunami. D'autant que la capacité des Japonais à conjurer le danger montre, malgré tout, que la conjuration des désastres naturels reste partiellement possible.

En revanche, ce que le tsunami amplifie sans conteste, c'est l'idée que «le partage des risques» fait désormais partie intégrante des constructions identitaires. On l'a vu en France au moment de la tempête de 1999, en Europe au moment de la crise de la vache folle, à l'échelle mondiale avec le tsunami. Interdépendance humaine et simultanéité planétaire sont donc essentielles pour comprendre l'imaginaire du tsunami. Mais il faut y ajouter deux autres facteurs : la mobilisation des affects et la visibilité de la catastrophe, favorisée par les médias. Le registre émotif constitue un des registres les plus puissants de la mobilisation planétaire pour deux séries de raisons. La première tient au fait que, dans un monde idéologiquement désenchanté, l'émotion compassionnelle est la seule qui permet de se sentir concerné ou mobilisé sans risque – apparent – de se trouver un jour trompé. Certes le moment viendra où l'on découvrira que les aides versées sont plus modestes que les engagements contractés, que les arrière-pensées politiques sont là, que les rivalités entre donateurs sont toujours plus fortes et que les aides sont détournées et que les ONG se font la guerre. Mais on n'en revient pas d'une catastrophe comme on en revient d'une croyance ou d'une idéologie. De surcroît, la force de la résonance émotive d'un tel événement résulte du fait qu'elle est temporellement circonscrite. Elle s'exprime avec force ici et maintenant dans l'urgence sans se sentir redevable le moins du monde de la moindre dette vis-à-vis de l'avenir. On commence déjà à dire qu'il ne faudra pas oublier les victimes de la catastrophe. Mais on sait bien qu'il en sera forcément ainsi. La catastrophe perdra très vite son émotion tsunamique pour retomber dans l'univers gestionnaire des postcatastrophes. Hyperémotion généralisée et hypertechnicité circonscrite au champ des experts sont les deux temps bien distincts de notre monde.

Ajoutons à cela le fait que la temporalité du tsunami – un mouvement fort, bref immédiat et destructeur suivi d'un immense retour au calme – est parfaitement en phase avec celle du temps mondial qui ne retient que ce qui est fort, puissant, émotif et compassionnel, qui ne s'intéresse qu'à ce qui n'est qu'événement paroxystique et par là même exceptionnel et peu durable.

Enfin, il reste un dernier facteur essentiel : celui des médias. Ils sont là sur les lieux de la catastrophe, survolant l'événement au sens propre comme figuré, avec ce mélange permanent de voyeurisme et de superficialité qui radicalise l'émotion sur le mode de la catastrophisation de la catastrophe et de la sentimentalisation de la générosité.

Le fait majeur est que les Etats sont désormais devenus parties prenantes à cette mondialisation des émotions, et à laquelle ils ne veulent en aucune manière se soustraire : d'où ce renversement spectaculaire de situation qui a fait qu'en moins d'une semaine, on a parlé de «pingrerie des Etats» avant de parler de mobilisation sans précédent de la générosité des Etats. Le tsunami a aussi contribué à mettre en place le premier Téléthon mondial des Etats. Ces derniers restent des monstres froids, mais ils ont parfaitement compris tout le bénéfice qu'ils pourraient tirer de la sentimentalisation des relations internationales et de l'utilisation de la ressource émotive comme ressource politique. Les Etats veulent aussi figurer sur la photo mondiale de la catastrophe. Ils veulent en être, quitte à s'éclipser une fois la photo prise.

Ce qui, une fois de plus, nous montre combien la mondialisation transforme les Etats mais aussi combien les Etats s'adaptent et se renforcent grâce à elle.

Ainsi, la mondialisation en tant qu'imaginaire signifie fondamentalement que les habitants de la planète vivent avec l'idée qu'ils vivent dans un même monde, même s'ils ne sont pas du même monde.

Pour un temps, le tsunami coagule le fait d'être dans un même monde sans nécessairement être «du même monde». C'est de cette coïncidence qu'il tire son potentiel émotif. Mais ce moment particulier n'est rendu possible que parce que sa temporalité est celle de l'instant.

<http://www.liberation.fr/page.php?Article=268003>